

## **L'IMAGE DE LA FEMME MAROCAINE ENTRE LA LITTERATURE ET LA REALITE (EXEMPLE : LE ROMAN BAYDAT AD-DIK DE MOHAMMED ZAFZAF)**

### **LA SITUATION DE LA FEMME MAROCAINE ACTUELLE ET SON EXPERIENCE DE L'HUMILIATION**

Si on réfléchit à la situation poignante de la femme au Maroc, on révèle toute une histoire qui nous emmène aux confins des temps, à l'époque antéislamique où on enterrait vivant le nouveau-né féminin, sans pitié, sans crainte de qui que ce soit, afin de protéger l'honneur de la famille et de la tribu en cas de guerre, sachant que la deuxième arme chez les Arabes en guerre, c'était de kidnapper les femmes de la tribu ennemie et de les garder en otages jusqu'à satisfaction de leurs revendications. S'il arrivait qu'elles restassent en vie pour une raison ou une autre, c'était l'humiliation extrême qu'elles vivraient jusqu'à la fin de leurs jours.

L'Islam, comme on sait, a interdit explicitement de nuire à la femme et a amélioré sa situation matérielle et morale. Il lui a donné certains droits en plus de son droit à la (sur) vie : le droit à la connaissance (qu'on restreint trop souvent à la science, en traduisant *'ilm* de façon erronée), et donc celui à l'enseignement que les Tâlibân d'Afghanistan lui refusaient encore récemment ; le droit de recevoir une part de l'héritage, puis d'être entretenue par l'époux, sans que ce dernier ait le moindre droit sur ses biens (sauf si elle le souhaite). L'Islam lui a donné aussi des droits sur les côtés matériels et affectifs de son époux, même en cas de polygamie. Dans le même temps, l'Islam a mis la femme face à des responsabilités et des devoirs, ce qui revenait à en faire un être humain à part entière, à l'égal de l'homme, c'est-à-dire un être doué d'un cœur, d'une raison, et d'une âme éternelle.

Mais il faut bien dire aussi que l'Islam — par la voix du Coran — a favorisé l'homme dans des situations mentionnées par certains versets. Versets auxquels la société marocaine actuelle se réfère, littéralement et sans discussion, pour justifier la manière dont il humilie la femme. Je cite :

"Les hommes sont supérieurs aux femmes à cause des qualités par lesquelles Dieu a élevé ceux-là au-dessus de celles-ci" (Sourate IV *al-Nisâ'*, verset 34).

"Les femmes vertueuses sont obéissantes et soumises" (*ibidem*).

## L'IMAGE DE LA FEMME MAROCAINE ENTRE LA LITTÉRATURE ET LA...

"Vous réprimandez celles dont vous aurez à craindre l'inobéissance, vous les reléguez dans des lits à part, vous les battez, mais aussitôt qu'elles vous obéissent, ne leur cherchez point querelle. Dieu est élevé et grand " (*ibidem* — Traduction de Kazimirski p. 92).

Il a permis à l'homme d'être polygame et même d'avoir des concubines, s'il en a les moyens matériels : cf. le verset 3 de la même Sourate IV *al-Nisâ'*.

Il a limité la liberté sexuelle de la femme au mariage avec *un* homme. Toute relation sexuelle hors mariage est dite adultérine. En revanche, l'homme peut jouir d'une grande liberté sexuelle entre ses femmes, ses concubines et ses esclaves s'il en possède. Et à propos du divorce, le mari, dans la majorité des cas, détient la puissance maritale (*al-'izma*) qui lui permet de répudier sa femme le jour où il s'en lasse.

Pour ce qui est de l'héritage, il favorise une fois de plus l'homme : " Dieu vous commande dans le partage de vos biens entre vos enfants de donner au fils mâle la portion de deux filles (Sourate IV *al-Nisâ'*, début du verset 11). Il est vrai que cela est compensé par les avantages matériels accordés aux femmes, comme nous avons vu plus haut.

La femme marocaine actuelle s'est trouvée soumise à ce lourd héritage culturel et religieux et à une législation pointilleuse. Le code du statut personnel (la *Mudawwana*) a repris totalement la législation musulmane en matière d'héritage, de polygamie et de divorce. Lorsque le roi Mohammed VI est monté sur le trône et que le peuple a senti chez son nouveau souverain un réel intérêt pour les choses sociales, beaucoup ont demandé la réforme de cette *Mudawwana*. Mais une contre-manifestation de masse, organisée par les conservateurs, a repoussé dans l'avenir toute tentative de réforme du statut personnel.

Actuellement, la voix dominante au Maroc, c'est, bien entendu, la voix masculine, ou plutôt la voix "sonore". C'est ce qualificatif que Fatima Mernissi a choisi d'utiliser dans son livre *Le monde n'est pas un harem*. Le mot "dominant" impliquerait un discours opposant qui le contredirait, alors que ce discours n'existe pas. Il est, dès sa naissance, aussitôt étouffé, enterré vivant, comme les petites filles arabes dans la *Jâhiliyya*. Voici comment s'exprime Mme Mernissi : " Le discours masculin sonore, c'est celui qui retentit dans la législation et les médias qui sont des instruments étatiques" (p. 21). Ce discours est tellement soutenu par les pouvoirs officiels qu'il rend inaudible n'importe quel autre discours amené à le contredire.

Mais ce qui aggrave la situation de cette femme marocaine, c'est que la voix masculine et la société dont elle est le porte-parole exclusif, ne se contentent pas de se référer à ce qui les "arrange" dans le Livre Saint des musulmans. Elles créent leur propre loi et elles la font régner sur le texte coranique lui-même, en utilisant l'expression connue et qu'on retrouve dans le code et la justice : *Al-'urfu' aqwâ mina al-qânûn* : "La coutume est plus forte que la Loi". Et c'est au nom de cette phrase détournée contre les droits de la femme et l'esprit même de l'Islam que l'homme peut saccager les droits de la femme au Maroc.

Et ce qui achève de poignarder la dignité de la femme dans ce pays, c'est qu'au nom de cette phrase, la loi officielle, tout en appliquant la polygamie, la répudiation l'héritage différemment de ce qui est prévu dans le Coran, ferme les yeux sur les conditions prescrites par le Livre Saint. Cette loi qui croit obéir à sa religion, la contredit en réalité. Car, par exemple, alors que l'Islam donne à la femme

le droit à la connaissance et à l'éducation, il arrive fréquemment le père (ou même le frère aîné) retire impunément la fille de l'école dès qu'elle atteint l'âge de la puberté

Alors que l'Islam interdit l'adultère à tout musulman, qu'il soit homme ou femme, l'époux se le permet sans risque, tandis que l'épouse en est gravement punie. Sans parler des filles mères qui risquent deux ans de prison ferme si le coupable décline sa responsabilité, ce qui est le cas le plus souvent.

Et parce que le discours masculin est soutenu par les pouvoirs, les discours progressistes sont stérilisés, condamnés à l'impuissance. L'idéologie officielle les accuse facilement d'athéisme s'il oser aborder des questions graves telles que la polygamie, la répudiation, l'inégalité des sexes au niveau de l'héritage, ou le problème de la contraception. Il suffit de leur opposer l'argument suivant, emprunté à la religion :

"Tout changement est innovation, toute innovation est errements, et tous errements sont destinés à l'enfer".

L'injustice et la violence restent omniprésentes dans toutes les situations. Dans les cas les moins extrêmes, elles conduisent à défavoriser la femme et à la rabaisser. L'homme est devenu le bourreau qui ne cesse de fustiger la dignité de la femme. Ainsi dans tous les discours où il proclame l'inégalité (par nature) des sexes : il y a un sexe fort que représente l'homme (bien entendu) et un sexe faible représenté par la femme (référence au Coran déjà citée : *Ar-rijâlu qawwâmûna 'alâ an-nisâ'*). C'est une idée masculine acquise et incontestée. Et voilà que Fatima Mernissi, dans le livre que j'ai déjà mentionné, évoque les témoignages de femmes qui ont raconté en détail des faits répétés, leurs souffrances permanentes et les désastres causés par l'homme dans leur existence. Elles ont mis à nu l'approbation (muette ou non) de la société face à de tels actes masculins. Elles ont vécu des expériences différentes, mais toutes douloureuses, sans la moindre assistance de ce que l'homme marocain prétend avoir de plus qu'elles : un don de Dieu qu'on appelle la "force". Et s'il arrive de sentir cette vigueur masculine dans la narration des femmes, cela va dans le sens négatif du terme "force", qu'il s'agisse du père, du mari, du frère ou du fils, le lien qui les relie à la femme ne diffère pas de celle qui relie un maître privilégié et un sujet asservi. F Mernissi dit à ce propos : "On ne rencontre pas un seul cas où le discours féminin présente l'homme comme un être fort, protecteur, et la femme comme un être faible attendant de l'homme protection et largesse" (p. 22).

Mohammed Zafzâf est un des rares écrivains marocains qui luttent pour la dignité blessée de la femme dans son pays. C'est un romancier en quelque sorte *authentique*, car il exprime publiquement des faits de société qui se pensent et se disent en privé. Et c'est un romancier en quelque sorte *révolutionnaire*, car il s'en prend aux structures sociales et idéologiques qui perpétuent cet état de fait. Aussi l'image de la femme, dans toute son œuvre, et en particulier dans *Baydat ad-dîk* (L'œuf du coq), est une *image négative*, parce qu'il a décidé de la décrire telle que la société l'a déformée, rabaisée, et non pas telle que beaucoup voudraient l'idéaliser ou l'enjoliver, l'embellir artificiellement. La situation peut être résumée par les phrases suivantes, que j'ai empruntées à l'auteur :

"La condition de la femme marocaine me fait de la peine. Ce que j'essaie de faire dans mon œuvre, c'est de dévoiler le comportement de l'homme marocain à son égard. Il l'asservit et prétend lui avoir donné sa liberté. Il ne voit en elle qu'un corps. Il la maintient enfermée à la maison et part quant à lui à la recherche d'autres corps.

### **L'IMAGE DE LA FEMME MAROCAINE ENTRE LA LITTÉRATURE ET LA...**

Et tout homme ici considère la femme comme une fille publique" (Interview de l'auteur publiée dans *Al watan al 'arabi*, n° 448, septembre 1985, p. 59).

Pour bien montrer (et donc dénoncer) ce mauvais comportement de la société, Zafzâf utilise dans *Baydat ad-dîk*, ce qu'on pourrait appeler la "connotation sociale". C'est-à-dire que chaque personnage incarne ou résume une fraction de l'histoire sociale responsable du sort actuel de la femme. Il présente les personnages féminins comme des *êtres passifs*. Et cette mise à nu sans complaisance est destinée à secouer la société à travers ses lecteurs. Comment pourrait-il d'ailleurs faire autrement, puisqu'il n'a pas, en tant que citoyen, les moyens de changer les choses ? C'est pourquoi il donne liberté à ses personnages d'agir comme dans la réalité. De cette façon, il ne donne pas l'impression au lecteur marocain l'impression qu'il décrit une société étrangère à la sienne, avec des rôles et des personnages qui n'auraient rien de commun avec ceux qu'il connaît dans son entourage. L'auteur a donc adopté la démarche réaliste. S'il avait décrit par exemple une femme n'ayant jamais eu à souffrir de la misogynie et de la domination masculine généralisées, l'impact de son œuvre en aurait été grandement diminué, et il aurait échoué dans ses objectifs.

Le roman de Zafzâf comporte quatre personnages principaux, et chacun occupe tour à tour la place du narrateur : Rahhâl, son copain Omar, Ghannou l'amante de Rahhâl et El Hajja, la propriétaire de Rahhâl. Nous sommes donc en présence de quatre points de vue différents.

Le premier, Rahhâl, est un pauvre. Il loue un taudis tout en haut d'un immeuble. Sa vie a été détruite par la faute des femmes.

- Il a été chassé du lycée parce qu'une enseignante roumaine lui avait mis une très mauvaise note.

- Il a été chassé d'un emploi qu'il aimait dans une pharmacie parce que le pharmacien le soupçonnait d'aimer sa sœur.

- Sa propriétaire, d'origine juive, a voulu le chasser de son taudis, parce qu'il ne payait pas régulièrement son loyer.

Son récit de ses malheurs le ramène constamment à ces femmes. Par exemple, quand sa mère lui rappelle que ses jeunes frères ont besoin de sa protection, il répond : "Malheureusement, la Roumaine m'a empêché de réaliser leurs rêves..." (p. 8). Il rejette sur ces femmes la responsabilité de ses propres échecs et les tient pour coupables.

Le deuxième, Omar, est l'amant de la propriétaire, et lui non plus n'aime pas les femmes. Le terme "femmes" est pour lui négatif, ou même synonyme de néant. Un jour, son père lui a expliqué qu'on les appelle *nisâ'*, de la racine Noun Sîn Yâ', comme *nasiya*, "parce que Dieu les a oubliées"! Et Omar s'exclame : "C'est la plus belle formule que j'ai entendue à propos des femmes !" Inutile de commenter cette étymologie masculine et tout à la fois "populaire" dans tous les sens du mot. Car elle est répandue, et nous l'avons nous-même entendue.

Cet Omar raconte très directement : " Moi, je suis de Marrakech. J'ai violé une fille et je me suis enfui. Elle m'aimait, mais son père était mauvais. Cet accident m'a détruit. Je venais de passer un concours pour être gendarme, mais après cette affaire, j'étais obligé de disparaître... Le chemin des femmes est vraiment celui du mal. Pouah ! Après ça, je suis arrivé à Casa. J'ai fait de la prison, et après j'ai rencontré cette vieille gâteuse (p. 13). Et plus loin, voilà une autre réflexion du même personnage : "Y a-t-il créature plus maudite que la femme ? Elle te chasse de Marrakech, et à Casa elle te fait vivre p. 35. Omar est ce qu'on appelle en France un

"gigolo". Faut-il ajouter que s'il vit avec cette femme qui a l'âge de sa mère, c'est parce qu'elle est riche et que lui-même ne sait plus comment assurer son avenir, déjà victime de la fille de Marrakech... Et pour aggraver le tout, l'argent de cette femme, elle l'a gagné dans des commerces plus ou moins interdits. En somme, cet homme transgresse doublement les enseignements de l'Islam, et rien ne l'en empêche. Lui en garde-t-il reconnaissance, au moins un certain respect pour celle qui le fait vivre. Non. Dans différents passages du roman, Omar parle d'elle en termes cruels, méprisants. Ainsi p. 26 : "Gare à ne pas tomber enceinte de moi, la vieille, ça ferait un sacré scandale !"

Bien entendu, le discours de l'homme marocain est plein de contradictions, et Zafzâf met ces dernières sans cesse en lumière à travers les propos de ses personnages masculins. Omar le violeur se présente comme une victime et rejette sur la fille toute la responsabilité de son crime. Hassan le docker vient un soir chez Omar boire du vin en compagnie de deux femmes. Et voilà le dialogue des deux hommes, en présence de leurs deux compagnes : "Écoute, Omar, jamais je n'échangerai un ami contre une chienne de femme. Elles sont toutes les mêmes, tu ne peux pas leur faire confiance. Elles sont capables de te vendre, si tu te laisses faire. — Qui vises-tu, Si Hassan ? Fatima et Hadda (= les deux femmes présentes !) ou toutes ? — Toutes les femmes ! — Même ta femme et tes filles ? — Même ma femme et mes filles. Toutes les mêmes." (P). On verra la même attitude chez le personnage de l'écrivain qui après avoir fait l'amour avec Ghannou, l'amante de Rahhâl, accuse celle-ci de l'avoir séduit et lui fait endosser la responsabilité de ce qu'il appelle une "erreur" : "Tu m'as mis dans le pétrin malgré moi" p. 77.

La femme est constamment soupçonnée de débauche, d'adultère, mais les personnages masculins, en revanche, ferment des yeux pudiques sur leurs propres actes. Avoir un rapport avec une femme est certes agréable, mais dégradant. Pour elles, pas pour lui ! Même le personnage de l'écrivain, qui d'abord idéalisait cette relation corporelle, se comporte vers la fin du roman, après son aventure avec Ghannou, comme les autres hommes : à ses yeux, la femme est toujours l'unique responsable du crime d'adultère.

Il faut souligner que de nombreuses femmes n'ont pas conscience de la gravité de leur situation et se laissent noyer dans l'ignorance et la soumission. Mais *on sait l'importance de l'éducation dans le comportement humain*. Si elles se laissent aller ainsi, c'est que la société leur a appris, depuis leur plus jeune âge, à ne jamais aller trop loin face à l'homme. Il leur est plus facile de marcher dans l'ombre de l'homme que de s'opposer à lui. Même lorsqu'elles ont l'occasion de briser l'obstacle et de passer outre à un interdit de la société, elles ne le font pas. Comme dit la psychiatre marocaine Ghita El Khayat, "elles choisissent tout simplement la facilité" (*Le Monde arabe au féminin*, Paris, L'Harmattan, 1985, p. 158). Le même auteur répète dans un autre contexte : "[...] il faut accuser les femmes elles-mêmes de vouloir rester à l'ombre des hommes parce que c'est plus facile et beaucoup moins fatigant" (p. 162).

Ce genre de femme est personnifié par la narratrice El Hajja, la propriétaire de l'immeuble, qui se considère ainsi que toutes les femmes comme une espèce mauvaise, maudite. Elle cite le verset du Coran bien connu sur la trahison des femmes (*kayd*), alors que, dans la vie, ce sont généralement les hommes qui en font usage à leur profit, chaque fois qu'ils s'estiment victime de leur perfidie. Elle s'accuse avec toutes les femmes "d'être des débauchées (*fâsidât*), sauf votre respect

### **L'IMAGE DE LA FEMME MAROCAINE ENTRE LA LITTÉRATURE ET LA...**

(?â-âkum wa- ? â-â turâb'arjulikum). On dit de nous que les femmes sont une côte tordue, et c'est vrai. Nous manquons de raison et de religion." (p. 29). De telles paroles connotent l'efficacité de l'éducation, de la culture de subordination qu'on inculque à la femme depuis l'enfance, et la soumission qu'on obtient d'elle à la longue. *Par lassitude ou découragement, par conviction résignée ou abusée, la femme finit ici par donner raison au discours masculin le plus injustifié.* Il ne faut donc pas s'étonner qu'à la grande manifestation dont j'ai parlé en faveur de la modernisation du statut de la femme au Maroc, une très forte contre-manifestation lui ait répondu pour réclamer le statu quo...

En conclusion, je n'ai pas besoin d'insister sur le fait que les dialogues de *Baydat ad-dik* relatifs aux jugements portés sur l'homme et la femme, sont le calque fidèle de propos masculins et féminins qu'on peut entendre au Maroc (et sans doute ailleurs) quotidiennement. Il ne faut pas les prendre au premier degré en ce qui concerne l'auteur qui est connu pour sa défense des droits des humbles. Leur crudité agressive et les injustices qu'ils véhiculent sont un moyen pour Zafzâf d'interpeller le lecteur et de lui rappeler, au passage, connotativement, que ce qui le choque peut-être est le produit direct d'une construction sociale de plus en plus anachronique. J'ajoute à titre personnel que j'avais beaucoup regretté la grave maladie de l'auteur, au printemps 1999. Elle l'avait empêché de participer au Colloque de Strasbourg sur "Le roman arabe contemporain", et nous avons été privés de l'entendre. Elle l'a emporté récemment, faisant taire une voix arabe masculine très courageuse qui aurait contribué à faire évoluer les choses à présent figées au Maroc.

Aux côtés du défunt et regretté Mohammed Zafzâf, Fatima Mernissi est parmi les rares écrivains qui luttent pour la dignité humiliée de la femme marocaine. Mais le succès de leur lutte est tellement improbable aux jours où nous vivons qu'elle se retrouve toujours déçue. Dans le même livre, elle déclare : "Apparemment ni ce livre ni aucun autre n'a amélioré en quoi que ce soit le sort des femmes" (p 7). On n'est pas obligée maintenant de suivre l'auteur dans son pessimisme, et beaucoup préfèrent espérer dans le Maroc réformateur qui vient de naître, plaise à Dieu, à l'aube du nouveau millénaire.

**Kenza Barbot**